

Essai

Michel Peterson, Gaétan Bélanger, Judy Quinn, Michèle Bernard, Jean-Paul Beaumier, Yvan Cliche, Hélène Lépine, Laurent Laplante and Michel Nareau

Number 128, Fall 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/67771ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

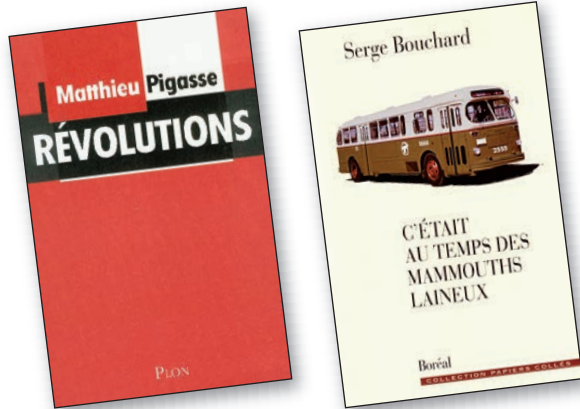
1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Peterson, M., Bélanger, G., Quinn, J., Bernard, M., Beaumier, J.-P., Cliche, Y., Lépine, H., Laplante, L. & Nareau, M. (2012). Review of [Essai]. *Nuit blanche, le magazine du livre*, (128), 25–31.

Utopie, anthropologie



Matthieu Pigasse RÉVOLUTIONS

Plon, Paris, 2012, 238 p. ; 36,95 \$

Pas fréquent qu'un banquier parle de révolutions. Les gens de la profession ont l'habitude de les fuir comme la peste. Pas Matthieu Pigasse, une vedette du monde des affaires français, codirecteur général de la banque Lazard France et ex-administrateur civil, en particulier au ministère français de l'Économie et des Finances ainsi qu'à la Direction du Trésor. Propriétaire de l'hebdomadaire *Les Inrockuptibles* et actionnaire du journal *Le Monde*, ce membre influent du Parti socialiste défend l'idée d'une Europe forte qui refuse de se laisser marginaliser par les nouvelles dynamiques économiques et financières. L'intérêt de son ouvrage tient à la vigueur des analyses de la catastrophique situation économique européenne, même si une des premières phrases laisse songeur en ce qu'elle dénote une curieuse nostalgie : la révolution en cours depuis dix ans aurait vu « les dominés d'hier devenir les dominants, les anciennes puissances colonisatrices perdre le pouvoir au profit des anciens pays colonisés ». Bien sûr, l'Europe ne domine plus le monde et les attermolements mélancoliques ne seront d'aucune efficacité pour sortir du marasme. Pourtant, contrairement à ce que soutient Pigasse, la crise du

surendettement n'est pas que le fait de l'Europe, elle sévit en Amérique du Nord et guette les pays ironiquement qualifiés d'émergents, comme le Brésil, l'Inde, la Chine.

Très instructif parce qu'il rappelle plusieurs faits bruts (de 1975 à 2006, 71 États ont connu la faillite et dans l'histoire, seuls quelques rares pays – dont le Canada – ne l'ont jamais connue), éclairant les déboires de la Grèce et de l'Irlande tout comme ceux de l'Europe tout en reconnaissant, contrairement aux collègues néolibéraux de l'auteur, les impacts réels de la montée des inégalités, de la précarité et de la pauvreté, *Révolutions* n'a toutefois rien de très nietzschéen, malgré ce qu'il prétend. Si Pigasse appelle à un renversement des valeurs et à une destruction des conservatismes et des corporatismes, il n'interroge jamais la sacro-sainte idée de la croissance, comme si elle constituait la panacée. S'il paraphrase Freud en parlant d'un « malaise dans la civilisation 'européenne' », il oublie le jeu des pulsions lorsqu'il mise sur la nécessité du risque et sur la progression infinie. La grande rupture est-elle évitable ? Bien malin qui pourrait le prédire. Mais si l'urgence est de « rétablir l'utopie », encore faudrait-il qu'elle favorise l'humanité dans son ensemble et non simplement les oligarques.

Michel Peterson

Serge Bouchard C'ÉTAIT AU TEMPS DES MAMMOUTHS LAINEUX

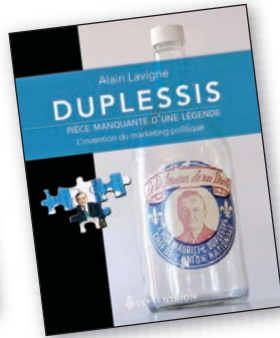
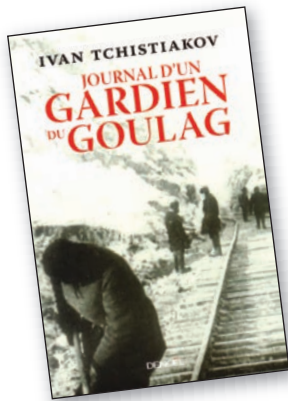
Boréal, Montréal, 2012, 226 p. ; 24,95 \$

Serge Bouchard a publié une dizaine d'ouvrages, seul ou en collaboration avec son ami, anthropologue comme lui, Bernard Arcand. Il est également animateur à la radio de Radio-Canada. Son dernier livre, *C'était au temps des mammouths laineux*, compte 25 essais ayant déjà été publiés dans des périodiques ou dans un ouvrage collectif.

« Je suis un grand-père du temps des mammouths laineux, je suis d'une race lourde et lente, éteinte depuis longtemps », affirme Serge Bouchard. C'est-à-dire qu'il est de l'époque où les draveurs sautaient de billot en billot et où le temps ne se livrait pas encore à une course contre la montre. Ses textes révèlent un homme qui chemine volontiers loin des sentiers battus : passion précoce pour les autobus du temps où ils étaient bruns et pleins de rondeurs, avant qu'ils ne soient remplacés par des véhicules « anguleux et sans âme ». Étudiant en anthropologie, il rêvait du Grand Nord, d'aller au « pays des Esquimaux ». Plus tard, sa thèse de doctorat porte sur « la culture des camionneurs au long cours ». Diplômé, il devient « consultant, mais en réalité [...] sans emploi, endetté jusqu'à la moelle épinière ».

La prose de Serge Bouchard a une saveur particulière, qui ne ressemble à nulle autre. Les sujets qu'il aborde sont souvent, eux aussi, singuliers. Pourtant, par sa façon de les traiter, il réussit toujours à susciter l'intérêt. Qu'il soit question de ses amis Bernard Arcand ou Petit George, de l'Outarde, de sa mère âgée qui attend la mort, de Pancho Villa, de l'Oregon ou de personnages oubliés de notre histoire, on est chaque fois captivé, et parfois ému. C'est notamment le cas avec son magnifique texte « La mort est un chat », où il raconte le combat de sa femme, qui a dû faire face à cinq cancers avant d'être finalement terrassée à seulement quarante-sept ans. Quelques jours plus tard, lors d'un repas chez des

Igoulag, marketing politique



amis, il a vu leur chat sur la pelouse s'amuser avec une souris. Il raconte avoir été alors saisi d'une incontrôlable crise de larmes. S'adressant à sa femme, il explique : « [...] ce n'était pas toi dans la mort qui me faisais pleurer, c'était toi dans les griffes du chat ». Avec fatalisme, il ajoute cette remarquable réflexion : « Un chat est un chat. Nous mourons aux chats, aux balles perdues, au simple temps qui passe ».

Gaétan Bélanger

Ivan Tchistiakov
JOURNAL D'UN GARDIEN
DU GOULAG

Trad. du russe par Luba Jurgenson
Denoël, Paris, 2012, 286 p. ; 40,95 \$

Selon Irina Shcherbakova, qui signe l'introduction de ce livre, « le journal d'Ivan Tchistiakov [...] est probablement le seul document de ce genre qui nous est parvenu, un témoignage historique unique ». Comment, en effet, cacher un tel objet de subversion dans un univers terrifiant où le bourreau d'hier peut devenir la victime d'aujourd'hui et inversement ? On pense en effet au récit d'Evguénia S. Guinzbourg, détenue à Kolyma à partir de 1939, qui partagea un morceau de pain avec celui qui l'avait jadis arrêtée et torturée. Déjà en 1935-1936, juste avant les Grandes Purgés, au moment où Tchistiakov rédige son journal, tout est objet de

suspicion, et c'est pour cette raison que n'importe quel document – lettres, carnet, agenda – est systématiquement détruit par son possesseur. Et puis, après cette époque noire, personne ne se vantera d'avoir fait partie du clan des bourreaux...

Que dit un gardien de camp de son travail ? Est-il capable de sympathie à l'égard des détenus ? La position de Tchistiakov est ambiguë, et montre à quel point les limites entre victimes et persécuteurs étaient floues dans le système concentrationnaire soviétique. Les conditions dans lesquelles vivent les gardiens sont terribles, et bien qu'ils ne meurent pas d'épuisement et de faim comme les prisonniers, ils souffrent de maux assez semblables aux leurs (à un degré moindre, évidemment). Comme le répète Tchistiakov, les gradés du camp, qui se goinfrent du pain d'autrui, se soucient peu de son confort et de celui des tirailleurs qu'il commande : il dort comme eux dans des cabanes où règne un froid tel que l'encre gèle, il ne mange pas assez, menace de souffrir de scorbut et de tuberculose, endure des rhumatismes, marche quotidiennement trente ou quarante kilomètres avec des bottes trouées. Au début du journal, qui commence à l'automne, Tchistiakov est horrifié. C'est un Moscovite pétri de culture et ingénieur de son état. Propulsé malgré lui dans un rôle qu'il ne veut pas

jouer – à cause d'une faute qu'il aurait commise mais qu'il ignore lui-même –, il est en effet horrifié par sa propre situation, mais aussi par celle des prisonniers dont il comprend les innombrables tentatives d'évasion, vaines tentatives dans l'espace illimité, inhospitalier de la Sibérie. Cependant, il n'est pas absolument sympathique à leur cause puisque, selon lui, ils sont coupables d'actes anti-soviétiques. Mais sa foi à l'égard du régime n'est pas claire : le journal est en soi un geste de révolte.

Bien vite au cours des mois qui suivent s'installe l'indifférence qu'il redoutait tant, puis le désespoir lui devient tellement insoutenable que tout ce qui risque d'empirer son cas (de lui faire subir un procès pour négligence dans ses fonctions) le rend agressif, pour ne pas dire sans pitié. Ces « z/k » ne sont-ils pas en plus responsables de ses propres malheurs ? « Une évasion à l'isolement de la 11. Ces salauds, il faudrait en fusiller quelques-uns pour l'exemple, mais chez nous on les dorlote. » En même temps, il est si désespéré qu'il finit par souhaiter qu'on l'arrête ; une issue plus intéressante que le suicide, qui l'obsède.

Humain, trop humain.

Judy Quinn

Alain Lavigne
DUPLESSIS, PIÈCE MANQUANTE
D'UNE LÉGENDE

L'INVENTION DU MARKETING POLITIQUE
Septentrion, Québec, 2012, 194 p. ; 24,95 \$

Certains sujets paraissent inépuisables. Maurice Duplessis, figure emblématique de l'histoire politique du Québec moderne, a donné lieu à la publication de maints ouvrages sur ses années d'occupation sans partage du pouvoir (exception faite de l'élection de 1939, remportée par le Parti libéral d'Adélard Godbout). Qu'il s'agisse d'ouvrages à caractère scientifique, universitaire ou autre, d'une pièce de théâtre ou d'une série télévisée, ils ont sans doute tous contribué à conférer au personnage une stature surdimensionnée. Tous ont livré une version tantôt élogieuse, voire adulatrice, tantôt

Lord Durham n'est pas mort !

Déjà le titre... accrocheur et annonciateur d'une réflexion sur base historico-politique, à laquelle le journaliste et essayiste Laurent Laplante a habitué ses lecteurs.

L'écrivain ne mâche pas ses mots. Dans *Stephen Harper, le néo-Durham*, Laplante affirme sans ambages ses convictions les plus fortes : « Les orientations dictées aujourd'hui par le pouvoir central du Canada vident le Québec des valeurs et des principes qui l'ont inspiré et nourri jusqu'à maintenant ». Il observe les menaces et les dérives de la droite autoritaire à de multiples niveaux, tant chez les Québécois – toutes origines confondues – que dans les provinces anglophones. Il les égrène en autant de thèmes : militarisation, image internationale, justice, culture, démocratie, environnement, droits fondamentaux.

Laplante partage l'opinion de ceux pour qui la stratégie d'Ottawa d'isoler le Québec n'est nullement le fruit du hasard, ni d'un quelconque laisser-aller un tant soit peu brouillon : « Qu'on ne s'y trompe pas, Harper est de taille à traduire en actes le vœu de Durham ».

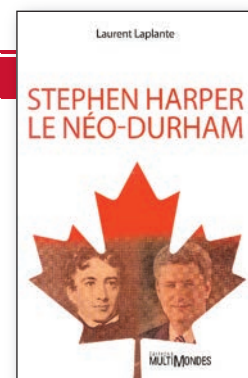
Selon l'essayiste, le chef du gouvernement suit une logique politique qu'il est tentant de nommer « idéologie conservatrice ». Pourtant, et Laplante le souligne, le manque de transparence vient mêler les cartes. « Ce n'est pas si simple. Ce qui est reproché à Harper, c'est la dissimulation de son idéologie. Ne l'avouant pas, il ne l'expose pas non plus. »

Laurent Laplante rappelle que, « présomptueux, le système canadien ignore les contrepoids dont d'autres pays savent l'absolue nécessité. Rien, strictement rien ne limite le pouvoir d'un premier ministre du Canada lorsqu'il jouit d'une majorité parlementaire ». Et Harper le sait bien. Il peut marcher sans crainte sur les traces de Durham, qui « préférerait tableur – en la favorisant – sur l'expansion de la population anglophone : noyer l'élément francophone lui répugnait moins que le décimer ».

Au moment d'écrire ces lignes, le Québec est en période électorale, appelé à voter le 4 septembre 2012. Quel que soit le résultat de l'élection, le livre de Laplante demeure un outil essentiel de réflexion : « Harper me paraît constituer un danger mortel [...] pour toutes les valeurs auxquelles souscrivent les indignés qui veulent la justice sociale ». La lecture de cet essai – bien que d'un argumentaire quelquefois fragile et avec des redites parfois superflues – est fondamentale à qui veut s'opposer, ou du moins réfléchir à l'obscurantisme conservateur.

Selon Laurent Laplante : « Il n'est pas trop tard, mais l'heure presse ». Nous partageons ce sentiment d'urgence.

Michèle Bernard



Laurent Laplante

STEPHEN HARPER, LE NÉO-DURHAM

MultiMondes, Québec, 2012, 109 p. ; 24,95 \$

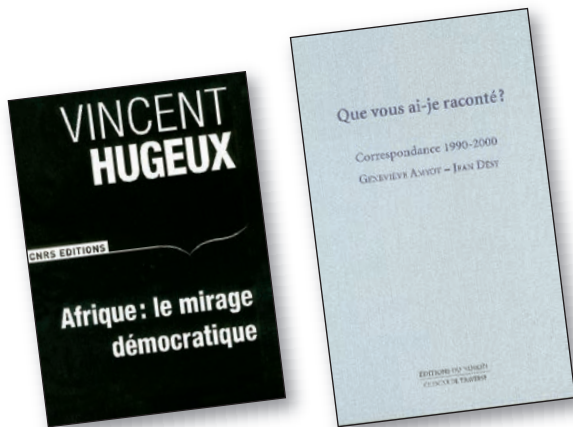
sévèrement critique de l'homme politique et de ses réalisations. Duplessis ne laissait personne indifférent. Mais tout n'a-t-il pas été dit, analysé, critiqué, sur cet homme et son péché, la soif du pouvoir, qui dirigea sa province d'une main de fer durant trois mandats successifs ? Il faut croire que non. Et c'est justement à cet élément, l'exercice du pouvoir et sa reconduction triomphale d'une élection à l'autre, que s'est intéressé Alain Lavigne en décortiquant, pièce par pièce, la fabrication d'une légende politique. L'auteur de cet abécédaire de la réussite politique met ainsi en lumière l'invention du marketing politique qui, appliqué à une figure forte, allait contribuer à

assurer au parti de l'Union nationale un règne sans précédent à l'Assemblée nationale du Québec.

Alain Lavigne démonte habilement les rouages d'une machine électorale que l'on savait particulièrement bien huilée et efficace, en attirant l'attention du lecteur sur son aspect innovateur dans le contexte politique d'alors. Sous la gouverne de Joseph-Damase Bégin, entrepreneur et homme d'affaires prospère de Lac-Etchemin, organisateur en chef de l'Union nationale pendant près de vingt ans, la propagande politique devient marketing politique. Redoutable stratège, J.-D. Bégin ne laisse rien au hasard pour assurer la réélection de Duplessis : éta-

blissement d'un quartier général opérationnel, adoption de stratégies rigoureuses, mise en image du chef et multiplication d'objets promotionnels à son effigie (affiches, photographies, macarons, bustes et bas-reliefs, pochettes d'allumettes, calendriers, bandes dessinées, casse-tête reproduisant l'équipe ministérielle, verres souvenirs, autocollants, etc.). « Duplessis n'était pas trop difficile à vendre », aimait-il répéter à son entourage. Il n'empêche, comme le démontre fort judicieusement Alain Lavigne, que J.-D. Bégin a contribué à modifier radicalement ce qui se déclinait jusque-là comme des joutes électorales. Plus qu'au rappel d'un mythe qui a ►

démocratie, correspondance littéraire, Québec



incarné à lui seul la volonté autonomiste du Québec, c'est à un survol de près d'un demi-siècle d'histoire politique que nous convie Alain Lavigne. Il faut ici souligner le travail de l'éditeur, qui a su rendre ce survol aussi instructif que ludique.

Jean-Paul Beaumier

Vincent Hugué AFRIQUE : LE MIRAGE DÉMOCRATIQUE

CNRS, Paris, 2012, 63 p. ; 7,95 \$

Malgré des progrès notables dans certains pays, comme le Ghana, le Sénégal, la Zambie, la démocratie n'a pas encore vraiment pris racine en Afrique, soutient le journaliste français Vincent Hugué. « La tenue le jour dit d'un scrutin programmé attesterait-elle une avancée irréversible ? Certainement pas. Le rendez-vous de l'isoloir – quand isoloir il y a – doit être l'aboutissement d'un processus d'apprentissage du pluralisme, non son prélude », avance l'auteur avec justesse.

Or, malheureusement, le continent africain est encore aux prises avec de fortes dérives dynastiques (Gabon, Guinée équatoriale), c'est-à-dire avec des présidents à vie, cédant le pouvoir à leur fils, à coups de tripotage des lois fondamentales nationales. Tout cela devant des Occidentaux qui ferment les yeux, car au moins, juge-t-on dans les chancelleries, les « formes » de la démocratie sont respectées.

Un des freins à l'expansion de la vie démocratique en Afrique est que la politique est encore vécue comme un tremplin pour accéder à la richesse matérielle. Celui qui « gagne » les élections ne laisse rien à ses adversaires. Une pratique malsaine, qui alimente les conflits, y compris ethniques, tribaux.

Bref, malgré quelques miracles, l'Afrique est encore loin du compte en termes de pluralisme et d'ouverture démocratique. Pour y arriver, elle a besoin de dirigeants plus modernes et d'une société civile plus aguerrie.

Yvan Cliche

Geneviève Amyot et Jean Désy QUE VOUS AI-JE RACONTÉ ?

CORRESPONDANCE 1990-2000

Le Noroît, Montréal, 2012, 470 p. ; 27 \$

Que vous ai-je raconté ? La question pourrait aussi bien être de la regrettée Geneviève Amyot que de l'ardent Jean Désy. Dans leur correspondance, les deux écrivains en effet racontent : la vie de famille, les plaisirs, les déconvenues, leurs lectures. Ils écrivent sur la nature, la société, l'art. Surtout, ils se racontent. En ouvrant ainsi sur l'intérieur, une trame de fond se tisse et vient lier leurs lettres. Elle est faite de leur quête intime de sens, sens de l'existence, de la souffrance, de la mort. Cette quête s'entremêle à la narration des faits et gestes du quotidien,

aux considérations sur leurs enfants tant aimés, sur leurs textes en cours d'écriture. Tout cela est balayé de la page, avec angoisse ou colère, si elle leur semble vaine. Pour l'un et l'autre, écrire est un besoin pressant, car c'est dans les mailles du texte que le sens peut réapparaître.

Geneviève Amyot écrit du petit bungalow où sa double condition de mère très présente et de poète aux sous comptés la retient. Dans ses missives, elle creuse, fouille, comme on creuse un puits avec la soif en bouche. Elle observe, réfléchit, se révolte, s'émeut. Elle s'insurge au nom des « maganés ». La peur refait souvent surface : peur de l'abandon, de la perte, de la fin. Elle la combat. Jamais elle ne capitule. Quand le rythme module parfaitement le cri, les lettres sont magnifiques. Un souffle ressuscité, un moment de poésie.

Jean Désy se déplace et écrit de lieux adulés ou exécrés. Les mouvements de l'âme dictent ses phrases qui coulent comme une rivière se gonflant de rapides. Il parle d'amour ou de détestation. Amour de ses enfants, du Nord, du divin, de la littérature ; haine de l'insignifiance, de la médecine déshumanisée, de la vacuité. Sa pensée s'accorde aux élans de l'âme. Il se passionne, dévore, sinon il dénonce. L'épistolier est aussi sensible aux mots reçus. S'ils traduisent une fragilité nouvelle, il mesure alors les siens.

L'intérêt premier du livre demeure l'éclairage qu'il fournit sur l'œuvre en devenir. Il en dévoile les embûches pour ces écrivains : le doute, le manque de reconnaissance ou de ressources, la peur de la mort qui y mettrait fin. Il laisse aussi voir leur détermination à les surmonter. Leurs propos sont sans détour et forcent l'adhésion malgré les redites ou les passages moins nourris. La correspondance s'achève abruptement : Geneviève Amyot est emportée par la maladie. La peur n'était pas une chimère.

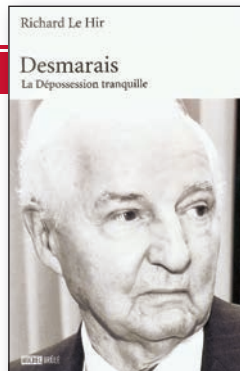
Hélène Lépine

Un empire

Avocat, homme politique et administrateur connu pour ses prises de position parfois dérangeantes, l'ex-PDG de l'Association des manufacturiers du Québec signe un livre qui tombe à point nommé dans le contexte actuel. Le second segment du titre dit déjà tout : la « dépossession tranquille ». En faisant écho à la Révolution tranquille, il met en lumière la violence systémique exercée de manière extrêmement perverse par un des pires escrocs qu'ait jamais connus le Québec. Appuyés par Jean Charest, sa mafia, leurs entreprises, leurs médias et leurs paramilitaires, Paul Desmarais et son clan sont en effet parmi ceux qui font de la force et de l'intimidation le moteur des crises qu'ils provoquent, comme on l'a observé dans le conflit étudiant qui a perduré ou comme on l'a vu récemment au Forum économique des Amériques organisé à Montréal en juin. À côté de ces mercenaires, les « actions directes » du Black Bloc ne sont depuis 1980 que des jeux d'enfant.

Ayant moi-même travaillé durant plusieurs années dans le domaine de la consultation en stratégie d'entreprise, je puis témoigner du fait que la distinction reprise par Richard Le Hir entre les bâtisseurs et les écumeurs s'avère pertinente. Alors que les premiers sont de vrais entrepreneurs, les seconds ne cherchent qu'à maximiser les profits sans aucun égard aux humains. Paul Desmarais appartient bien sûr à la seconde catégorie. Sa stratégie consiste à mettre en opposition ses intérêts personnels et l'intérêt collectif. Le livre de Le Hir documente ainsi le *modus operandi* d'un homme qui n'hésite jamais à attaquer la société civile et à en manipuler les institutions par la corruption et le trafic d'influence. Les exemples abondent, évidemment défendus par les prétendus « lucides » (Lucien Bouchard, Joseph Facal, André Pratte, Guy Saint-Pierre et autres grands intellectuels...) : Hydro-Québec, la Caisse de dépôt, le CHUM, l'industrie du gaz de schiste, le Plan Nord, Pétirolia, sans compter Total, GDF Suez, Veolia, la collusion avec plusieurs premiers ministres, avec Sarkozy, etc. L'« Oncle Paul » opère sur tous les fronts et son stock d'armes est considérable. Le Hir en fait la démonstration rigoureuse dans cet ouvrage construit à partir d'une série de textes publiés originalement sur le site Vigile.net, agrémentés de commentaires toujours pertinents. Un capitalisme humain serait-il possible ? On peut y rêver, mais Power Corp en est l'un des ennemis les plus acharnés.

Michel Peterson



Richard Le Hir

DESMARAIS

LA DÉPOSSESSION TRANQUILLE

Michel Brûlé, Montréal, 2012, 288 p. ; 29,95 \$

Rémi Guertin

QUÉBEC

LA CAPITALE SANS VILLE

Trois-Pistoles, Trois-Pistoles, 2011,

609 p. ; 79,95 \$

Géographe documenté et photographe pénétrant, Rémi Guertin enrichit son ambitieux ouvrage de sérieux éléments d'histoire et de sociologie. À le lire, on constate que, depuis ses origines jusqu'à nos jours, Québec peine à faire coexister son statut de capitale et la densité d'une ville habitée. Citant Lucie K. Morisset, Guertin circonscrit la question : « On peut aujourd'hui se demander lequel, de l'identité nationale du Québec ou de son paysage touristique, a le premier forgé

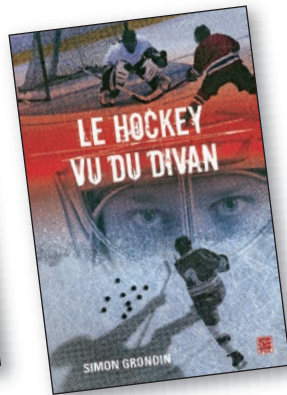
l'autre ». Le titre est à prendre au pied de la lettre : Québec, selon Guertin, aime son statut de capitale, mais elle n'en a jamais déduit qu'elle devait peupler son centre.

Dès le départ, l'équivoque règne. Champlain aurait préféré Trois-Rivières. Coincé entre les Basques qui contrôlent le golfe et les Amérindiens dont les parcours commerciaux sont établis, il se résigne à Québec. Son successeur, Montmagny, importe de France un plan que Québec intègre de son mieux. Le gouverneur, le séminaire, les Jésuites, les Ursulines se partagent le centre et gardent la rotule à distance. Sous le Régime anglais, Lord Dufferin impose ses vues : « Modifier les murs pour favoriser le commerce et la circulation n'est pas en contradiction

avec son idéalisation du passé. Au contraire, ce type d'adaptation devient l'occasion de plaquer sur Québec les éléments décoratifs de son choix ». Et voilà Québec cerné de vieux remparts presque neufs ! « En fabriquant de toutes pièces l'ancienneté du bourg fortifié, Lord Dufferin spatiale un nouveau couple signifiant : centre ancien/périphérie moderne. » Il « cuirasse Québec contre toute mutation » et maintient son statut de ville belle et... inhabitée. Les touristes admirent Québec et repartent, les citoyens du pourtour y sont marginalisés.

Guertin n'oublie pas les héritiers de Dufferin. Québec loge ses « complexes » en réduisant de quelques milliers la population qui s'était indûment rappo- ▶

psychologie sportive, (anti) capitalisme



chée du périmètre sacré. Les communautés religieuses ne cèdent leurs possessions qu'au compte-gouttes. Faute d'espace dans l'enceinte réservée, des collectivités se créent qui craqueront sous les exigences de la modernité : Limoilou, Saint-Malo, Saint-Roch, Montcalm... Québec ne changera pas d'orientation pour si peu. Les rares places publiques qui servaient de marchés ou d'agoras sont isolées du courant et verrouillées : place Jacques-Cartier loge la bibliothèque, place d'Youville évacue sa faune juvénile *manu militari* et se maquille au goût des touristes.

Comme pour endosser Guertin, *Le Soleil* du 28 mars 2012 soulignait que le Vieux-Québec n'a jamais logé aussi peu de résidents.

Laurent Laplante

Sous la dir. de Francis Dupuis-Déri
PAR-DESSUS LE MARCHÉ !
RÉFLEXIONS CRITIQUES SUR LE
CAPITALISME

Écociété, Montréal, 2012, 272 p. ; 24 \$

Qu'on l'interprète comme l'émergence inespérée d'une jeunesse qui sait jouer comment combattre le nouveau capital financier, comme la sortie d'une période de latence de près de 30 ans ou comme le retour du refoulé de la Révolution tranquille, la récente grève étudiante qui a réveillé nos concitoyens s'inscrit dans la

crise actuelle du capitalisme sauvage. La violence de nos politiciens alors au pouvoir et de leurs paramilitaires, dont les délits ont été « autorisés » par la « loi 78 » (loi 12 imposée sous le bâillon), traduit la panique d'une oligarchie fâchée de trouver sur son chemin une résistance au carnage dans lequel elle s'est lancée.

Heureusement, même si en criminalisant toute contestation, les gens descendent dans les rues, appuyés par certains intellectuels. Issu d'un colloque tenu à l'Université du Québec à Montréal en 2010 à la suite de la refondation de la Convergence des luttes anticapitalistes la même année, ce livre constitue un outil qui, même s'il demande une certaine expérience de la théorie, nourrit la réflexion critique. Dans la première section, les enjeux du mouvement Occupy et de son slogan « Nous sommes les 99 % » sont finement analysés pour ensuite fournir les éléments de compréhension de la dialectique entre l'autonomie des individus et le développement des liquidités financières de masse. À cette étude fondée sur la théorie critique et les travaux de Michel Freitag s'ajoute une mise en perspective de l'historicisation du marché étayée sur les avancées de Karl Polanyi. La seconde section, elle, traite directement de l'État et de ses systèmes connexes d'exploitation. Une réflexion sur les critiques des anarchistes à l'endroit du capitalisme (qui pose que

l'étatisme constitue un système de domination) est suivie par une radiographie précise de la situation russe où on assiste au sein même des oligarchies à une lutte féroce pour le contrôle de la richesse, puis par une condamnation de l'exploitation des femmes dans l'économie domestique. La dernière partie, absolument actuelle, traite du rapport entre le capitalisme et la culture à partir d'une relecture du grand critique Raymond Williams et d'une écoute attentive du slam montréalais, genre musical et poétique né à Chicago dans les années 1980, habité par un potentiel séditieux qui risque d'être repris par la logique marchande.

Bref, aussi naïf que puisse sembler l'un des slogans (« Le Capital nous fait la guerre, guerre au Capital ») des manifestants qui ont secoué le Québec (mais surtout Montréal) de sa torpeur mortifère, il exprime néanmoins une vérité cinglante répercutée par les auteurs des textes de ce livre : la crise financière de 2008 qui nous a rendus victimes du « plus grand cambriolage de l'histoire de l'humanité » pourrait, au-delà de son aspect cyclique, devenir un mode de destruction approuvé si la société civile continue de se laisser attaquer.

Michel Peterson

Simon Grondin

LE HOCKEY VU DU DIVAN

Presses de l'Université Laval, Québec, 2012,
214 p. ; 29,95 \$

Depuis le riche essai de Benoît Melançon *Les yeux de Maurice Richard*, qui retraçait l'histoire culturelle des représentations du numéro 9 du Canadien de Montréal, nombreux sont les titres qui interrogent la signification que prend le hockey au Québec. Grâce aux travaux d'Olivier Bauer, de Normand Baillargeon et Christian Boissinot, d'Audrey Laurin-Lamothe et Nicolas Moreau, toutes les sciences humaines sont convoquées pour interpréter la richesse du hockey au Québec, ce qui signale que la culture populaire, au-delà de ses visées marchandes, offre un terrain fertile pour saisir les constructions sociales, les pas-

Jean Ziegler enseigne la sociologie à l'Université de Genève. Il a été rapporteur spécial des Nations Unies pour le droit à l'alimentation de 2000 à 2008, et il est maintenant vice-président du comité consultatif du Conseil des droits de l'homme de l'ONU. Dans son essai *Destruction massive, Géopolitique de la faim*, il s'insurge contre les facteurs qui provoquent la sous-alimentation, la faim et la mort dans plusieurs régions du monde. « La destruction, chaque année, de dizaines de millions d'hommes, de femmes et d'enfants par la faim constitue le scandale de notre siècle », dénonce-t-il. Il rappelle que « l'agriculture mondiale pourrait nourrir sans problèmes 12 milliards d'êtres humains, soit deux fois la population actuelle ». C'est pourquoi il affirme que la situation n'a rien d'une fatalité. « Un enfant qui meurt de faim est un enfant assassiné. »

Les raisons qui provoquent la destruction massive par la faim de tant d'êtres humains sont multiples. Parmi celles-ci figurent les politiques néolibérales mises de l'avant par l'Organisation mondiale du commerce (OMC), le Fonds monétaire international (FMI) et la Banque mondiale, que Jean Ziegler qualifie de « trois cavaliers de l'Apocalypse de la faim ». Les exigences de ces organismes auprès des gouvernements de pays qui croulent sous les dettes les empêchent d'investir dans l'agriculture de subsistance. Le contrôle croissant exercé sur de vastes secteurs de la production et du commerce alimentaire par de puissantes sociétés transnationales privées est également néfaste en regard du droit à l'alimentation.

La spéculation financière sur les aliments de base et la production d'agrocarburants contribuent aussi à répandre la faim en provoquant une flambée des prix. Il ne faut pas oublier l'accaparement des terres agricoles par des fonds d'investissement ou des entreprises transnationales qui diminue les surfaces destinées à la culture vivrière afin de faire pousser des aliments destinés à être exportés vers l'Occident.

Jean Ziegler se qualifie lui-même de socialiste et d'homme de gauche. Son nouvel essai s'inscrit à la perfection dans son combat pour l'édification d'un monde meilleur et plus équitable. Monde dont il a sans doute déjà contribué significativement à l'amélioration. Mais il reste tant à faire...

Gaétan Bélanger

Jean Ziegler

DESTRUCTION MASSIVE

GÉOPOLITIQUE DE LA FAIM

Seuil, Paris, 2011, 347 p. ; 29,95 \$



sions, les débats d'une communauté.

Le récent essai de Simon Grondin, spécialiste de la cognition, participe à ce renouveau culturel. Il cherche à saisir le hockey, sa portée, ses règles, ses logiques, autant à partir d'un point de vue informé sur son histoire que d'une approche centrée sur la psychologie sportive, domaine encore trop peu connu au Québec. *Le hockey vu du divan* oscille entre deux visées : proposer des réformes au hockey (nouvelles règles, calendrier révisé, abolition de certaines pratiques) pour que la course à la performance (avec ses inégalités et ses violences) ne sape pas le bien-fondé de ce sport comme pratique sociale et physique ; mettre en évidence les avancées des études sur le développement psychologique du sportif (matu-

rité, blessures, pression, identification, latéralité). Il y a à la fois convergence dans ces visées, mais aussi divergences, tant le ton, les objets étudiés, les conséquences varient de l'une à l'autre. À titre d'exemple, étudier la construction mémorielle qu'est l'histoire sportive permet certes de bien comprendre comment se construit l'identification à un joueur, à une équipe, avec les biais que cela évoque, mais partir de cette réflexion inspirée de la psychologie et aboutir à une nomenclature des clichés au hockey et autres superstitions montre que Grondin couvre trop large à chaque chapitre, dans la mesure où l'apport scientifique en vient graduellement, pour chaque sujet, à disparaître au profit de l'anecdote, d'une certaine badinerie.

L'essai se laisse lire, puisque Grondin maîtrise très bien son propos, qu'il connaît l'évolution de ce sport, qu'il a beaucoup lu sur le sujet, qu'il laisse parler ses passions, qu'il vulgarise bien sa matière. Ses réflexions sur la violence, sur l'identification, sur la mémoire sont vigoureuses. Toutefois, un effet de dispersion se fait sentir à chaque chapitre, comme si le sujet s'émoissait, quelquefois dans des propositions de réformes pas très heureuses et assez arbitraires, quelquefois dans des détails ayant peu à voir avec l'objet du chapitre. À la conclusion de la lecture, on ne peut que saluer ce plaidoyer pour le hockey en se disant qu'un travail de resserrement du propos lui aurait donné une plus grande portée.

Michel Nareau